

LA VILLE DES AUMONES,
Tableau des œuvres de charité de la ville de Lyon.

V.—REFUGE DE NOTRE-DAME-DE-COMPASSION
DIT
PROVIDENCE DE L'HOSPICE DE L'ANTIQUAILLE.

Quel hideux tableau présente la plupart de nos grandes cités dans cette multitude de malheureuses victimes de la débauche et d'une infâme prostitution ! Quel spectacle déchirant que celui de ces infortunées que la paresse, l'amour de l'oisiveté, la honte d'une première faute, la faim peut-être, précipitent dans l'abîme de l'immoralité pour ne recueillir bientôt, pour tout fruit de leurs honteux déportements, que d'affreuses maladies qui les rongent, les vieillissent à la fleur de l'âge et les conduisent lentement au tombeau, au moment où la société avait droit d'attendre d'elles des exemples de vertu et un travail opiniâtre. En vain les magistrats de notre charitable cité ont-ils ouvert un asile à ces honteuses maladies, en vain la science médicale multiplie-t-elle ses efforts pour arrêter les progrès rapides du mal ; à peine ses malheureuses ont-elles recouvré une santé chancelante, que semblables à des animaux infects, elles retournent à leurs premiers vomissements et se traînent de nouveau dans la fange du vice.

Comment en serait-il autrement ? Une criminelle cupidité veille, pour ainsi dire, à la porte de l'hospice consacré à la guérison des plus honteuses maladies, et entraîne dans les antres de la débauche les malheureuses qui viennent de recouvrer la santé. D'ailleurs si le remords eut pu entrer dans leur cœur pendant leur séjour à l'hospice, que peuvent-elles devenir à leur sortie, n'ayant pour toutes connaissances que les compagnes de leur lubricité, que les témoins approbateurs de leur criminelle industrie, n'ayant toutes que le goût de la vanité et l'amour de la paresse ? la rechute n'est-elle pas indispensable, nécessaire ?

En vain les pieuses Sœurs hospitalières de l'Antiquaille chargées de leur donner des soins pendant leur maladie, leur représentent-elles l'immoralité de leur conduite, le profond avilissement dans lequel elles se jettent par leur hideuse profession, en vain de sages ecclésiastiques par des discours pathétiques cherchent-ils à réveiller la voix puissante du remords dans ces consciences endurcies, hélas ! plus d'une fois, on vit avec une douleur mêlée d'une douce espérance quelques-unes de ces jeunes infortunées, répondre par des larmes abondantes à ces pieuses exhortations, et demander un asile pour s'y retirer à l'abri des dangers, y apprendre un état et y mener une vie chrétienne. En 1824, l'abbé Dupuy, chapelain de la cathédrale, témoin journalier de tant de profondes misères, dépositaire secret des remords de plusieurs de ces jeunes victimes de l'immoralité publique, conçut le charitable projet d'ouvrir un refuge à celles qui voudraient s'éloigner du monde et vivre dans la retraite pour pratiquer la vertu dont il cherchait par ses salutaires exhortations à leur inspirer l'amour et la pratique. Mais que de difficultés à vaincre pour arriver à ce but ! Par quel moyen trouver les secours nécessaires pour entreprendre une œuvre hérissée de tant d'obstacles ? Comment intéresser en faveur de ces malheureuses créatures les âmes vertueuses devant qui on ose à peine prononcer leur nom ? Mais le zèle de la charité chrétienne triomphe de toutes les répugnances les plus légitimes, ce semble, de la nature. Le jeune abbé Dupuy adopte, pour ainsi dire, ces infortunées dont le monde chrétien ne veut pas même entendre parler ; il les recommande avec un saint enthousiasme à quelques personnes charitables, il plaide la cause du crime repentant, il montre à la piété sincère de quelques dames Lyonnaises des âmes à convertir, à préserver désormais de la contagion du vice, et sans plus tarder il place quelques-unes de ces victimes pénitentes dans un appartement de la rue des Fossés, faubourg de Saint-Irénée. D'abord elles ne sont que quatre, bientôt elles sont quinze ; à force de peines, de courses et de fatigues, il leur procure du travail, et la sage administration de l'hospice de l'Antiquaille, pour encourager le zèle du jeune ecclésiastique, fournit le pain nécessaire à leur subsistance. Mais, hélas ! la mort vient bientôt frapper le pieux abbé Dupuy, il n'a fait que jeter les fondements de son œuvre, et il meurt à la peine... Cependant les conversions se multiplient, le local de la rue des Fossés n'est pas assez vaste, l'œuvre naissante est transférée dans la rue de Trion par les soins de l'abbé Lafay et de quelques dames qui s'intéressent au succès de la bonne œuvre, et là trente jeunes personnes réunies se livrent avec calme aux exercices de la prière et d'un travail continu sous la direction des sœurs hospitalières de

l'Antiquaille qui, ayant contribué à leur conversion, cherchent par leurs sages conseils et par leur douceur, à assurer leur persévérance.

Mais bientôt ce local devient encore trop petit, une maison entière, bâtie sous les jardins même de l'Antiquaille, est affectée à servir de refuge aux jeunes converties ; les heureux succès obtenus depuis trois ans ont excité le zèle charitable des Lyonnais. 1830 arrive, l'abbé Lafay, aumônier de l'Antiquaille, est remplacé par l'abbé Marcel, qui se voue avec une ardeur sans mesure à consolider l'œuvre naissante. Un appel général est fait à toutes les âmes généreuses et compatissantes de la ville, pour augmenter les moyens qui doivent assurer l'existence du Refuge de l'Antiquaille ; de pieuses dames se mettent à l'œuvre, elles avancent sans intérêt d'immenses capitaux pour acheter une maison plus favorable encore à l'établissement nouveau ; elles souscrivent de leurs noms des engagements qui peuvent devenir ruineux ; des constructions sont entreprises pour faciliter l'exécution des projets conçus avec sagesse et maturité. Afin de subvenir à toutes ces dépenses, des souscriptions sont faites, une pieuse industrie appelle au secours du nouveau Refuge de charitables loteries. L'établissement est mis avec l'agrément de l'autorité ecclésiastique, sous le puissant patronage de Notre-Dame de Compassion : la Mère des Sept-Douleurs procure à chaque dame pieuse, qui travaille avec zèle pour l'œuvre, sept souscripteurs à dix francs par année ; et en 1839, au mois d'octobre, le nouvel asile est ouvert, dans la rue de l'Antiquaille, à quatre-vingt-dix jeunes personnes qui s'occupent avec un empressement admirable de diminuer les charges de leurs bienfaitrices par un travail actif et assidu. MM. les administrateurs de l'hospice de l'Antiquaille se sont fait un devoir de céder la direction de la Providence ainsi fondée à un conseil de dames choisies parmi les souscripteurs. Mais on voit avec plaisir qu'ils aident toujours de leurs conseils et de leur puissante protection cette œuvre charitable si digne de leur intérêt et de celui de toutes les âmes honnêtes.

Il est peu d'établissements qui méritent autant d'intérêt que celui de Notre-Dame de Compassion. Fournir un asile pieux au crime repentant, mettre à l'abri de nouvelles fautes celles qui déjà en ont été les malheureuses victimes, faire persévérer dans la route de la vertu les jeunes cœurs qui peuvent encore donner de beaux exemples à la Religion et à la société, montrer dans l'avenir à ces pauvres filles égarées ou coupables, une complète réhabilitation avec leurs familles, leurs connaissances, leur patrie : est-il une œuvre plus belle, plus digne du zèle et de la charité des âmes vertueuses ?

Que les secrets desseins de Dieu sont admirables ! Quel homme eût pensé que l'excès de la perversité, que les suites honteuses du vice devinssent un moyen de salut, un motif de conversion pour les malheureuses victimes de la prévarication publique ! Et c'est sur la sainte montagne, près de l'antique sanctuaire consacré à celle que la terre invoque avec une filiale confiance, sous le nom de Refuge des pécheurs, qu'est établi l'asile où de nouvelles Madeleines viennent pleurer leurs égarements passés. Heureuse pensée qui semble avoir voulu rapprocher de Marie celles que le vice avait vouées d'abord à la honte et à l'infamie ! Qui oserait ne pas respecter celles que Marie couvre de son manteau virginal ? Qui n'admirerait l'œuvre de la grâce dans cette multitude de jeunes infortunées, qui après avoir sacrifié leur innocence à la corruption du monde, trouvent dans le repentir et la pénitence leur sauve-garde contre les rigueurs de la justice divine, et une piété toute chrétienne dans les cœurs religieux et charitables. Coupables, elles firent rougir la Religion qui ne s'occupait d'elles que pour demander à Dieu leur conversion ; pénitentes, elles sont des modèles vivants qui nous apprennent que la paix du cœur se trouve dans le repentir, et que le Ciel se réjouit de la conversion d'un pécheur.

Quelle ample matière de réflexions morales et religieuses présente à l'esprit observateur le contraste de l'hospice de l'Antiquaille et du Refuge de Notre-Dame de Compassion ? Là, le vice dans toute sa laideur accablant de souffrances atroces de jeunes victimes de la débauche qui portent sur leurs figures pâles et livides les stigmates de l'immoralité ; là, encore on respire un air empesté qui est bien réellement celui de la corruption, on serait mieux en plein air, au milieu d'un vaste cimetière couvert d'ossements arides. Ici, au contraire, les germes d'une nouvelle innocence, celle du repentir, semblent s'épanouir sur des visages ouverts et modestes ; on voit que la Religion a passé par là, qu'elle a travaillé ces jeunes cœurs qui s'ouvrent à l'espérance ; de saints cantiques sortent de ces lèvres purifiées qui naguère ne s'ouvraient que pour faire entendre des chants hideux, ou des paroles